

La poésie est ce qui mérite d'être traduit.

Par exemple, ce poème de quatre vers, vieux de 1200 ans : une montagne, une forêt, le soleil couchant qui illumine un carré de mousse. C'est un fragment de chinois littéraire qui n'est même plus prononcé comme son auteur l'aurait dit ; immuable, il restera à jamais inséparable de sa langue.

Et pourtant, quelque chose en lui l'a poussé à mener une vie nomade : s'insinuant dans la tête des lecteurs, exigeant de la compréhension – mais toujours dans les conditions propres au lecteur – suscitant une réflexion, obligeant parfois à écrire dans d'autres langues. La grande poésie vit dans un état de perpétuelle transformation, de perpétuelle traduction : le poème meurt quand il n'a plus d'endroit où aller.

Les transformations qui prennent forme sur papier – et non dans la tête des lecteurs – qui prennent le nom formel de « traductions », deviennent des êtres à part entière, qui entreprennent leurs propres errances. Certaines vivent longtemps et d'autres pas. De quelle sorte de créatures s'agit-il ? Que se passe-t-il lorsqu'un poème, autrefois chinois et qui est toujours chinois, devient un poème anglais, espagnol, français ?

(*texte*)

鹿柴

空山不見人，
但聞人語響。
返景入深林，
復照青苔上

Ce poème a été écrit par Wang Wei (vers 700-761), connu durant sa vie comme un peintre et calligraphe bouddhiste fortuné, et par les générations qui vinrent après, comme un maître de la poésie à l'ère des maîtres, la dynastie Tang. Le quatrain provient d'une série de vingt poèmes sur diverses scènes près de la rivière Wang (aucune relation). Les poèmes ont été écrits comme partie d'un immense rouleau horizontal de peinture de paysage, un genre que Wang a inventé. La peinture a été copiée (traduite) au fil des siècles. L'original est perdu, et la plus ancienne des copies ayant survécu date du XVII^e siècle : paysage de Wang après 900 ans de transformation.

En chinois classique, chaque caractère (idéogramme) représente un mot d'une seule syllabe. Peu de

ces caractères sont, comme on le croit communément, entièrement figuratifs. Mais une partie du vocabulaire de base est effectivement pictographique, et avec ces quelques centaines de caractères, on peut jouer le jeu de prétendre lire le chinois.

En lisant le poème de gauche à droite, de haut en bas, le deuxième caractère du premier vers est apparemment une *montagne* ; le dernier caractère de ce même vers une *personne* – tous deux sont des stylisations qui ont évolué à partir de représentations plus littérales. Le quatrième caractère du premier vers était l'un des préférés d'Ezra Pound : ce qu'il interprétait comme un œil sur pattes, c'est-à-dire l'œil en mouvement, *voir*. Le cinquième caractère du troisième vers représente deux arbres, *forêt*. Les relations spatiales sont illustrées de manière concrète dans le troisième caractère du troisième vers, *entrer*, et dans le cinquième caractère du quatrième vers, *au-dessus* ou *sur* (*au sommet de*).

Plus caractéristique du chinois, le deuxième caractère du quatrième vers, *briller*, qui contient l'image du soleil en haut à gauche et du feu en bas, ainsi qu'un élément purement phonétique – clé pour la prononciation du mot – en haut à droite. La plupart des autres caractères n'ont pas de contenu pictural utile pour le déchiffrement.

(translittération)

Lù zhái

Kōng shān bú jiàn rén
 Dàn wén rén yǔ xiǎng
 Fǎn jǐng (yǐng) ru shēn lín
 Fù zhào qīng tái shàng

La translittération est celle du chinois moderne, utilisant le système actuel et original du *pinyin*. Évident peut-être, pour les locuteurs de langues romanes qui ont aidé à le concevoir, mais pas pour les anglophones : le *zh* correspond au son *j* en anglais, le *x* au *s* fortement aspiré, et le *q* au *ch* dur. Le *a* est le *ah* de *father*.

Même si les caractères sont restés les mêmes, leur prononciation a changé considérablement depuis la dynastie Tang. Dans les années 1920, le philologue Bernhard Karlgren essaya de reproduire le parler des Tang ; une translittération de ce poème, qui emploie le système de Karlgren, peut être trouvée dans *55 Tang Poems* de Hugh M. Stimson. Malheureusement, la translittération est écrite dans son propre langage impénétrable, avec des lettres à l'envers, des lettres flottant au-dessus des mots et une forêt de signes diacritiques de même hauteur.

De toutes les langues majeures, le chinois est celle qui possède le moins de sons. En chinois moderne,

un monosyllabe est prononcé dans l'un des quatre tons, mais n'importe quel son donné dans n'importe quel ton possède une multitude de sens possibles. Par conséquent, un mot chinois monosyllabique (et souvent le caractère écrit) est seulement compréhensible dans le contexte de la phrase : un fondement linguistique pour la philosophie chinoise peut-être, qui a toujours été fondée sur la relation plutôt que sur la substance.

Pour la poésie, cela veut dire que la rime est inévitable, et le « mètre » occidental impossible. La prosodie chinoise porte surtout sur le nombre de caractères par ligne et l'arrangement des tons – tous deux étant intraduisibles. Mais les traducteurs ont tendance à se précipiter là où les hommes sages ne s'aventurent jamais, et souvent on peut les voir essayant de cultiver des formes de rimes chinoises dans l'environnement hostile d'une langue occidentale.

(traduction caractère par caractère)

1. Vide	montagne(s) colline(s)	(négatif)	voir	personne gens
2. Mais	entendre	personne gens	mots conversation	son résonner
3. Retourner	lumin(eux)osité ombre(s)*	entrer	profond	forêt
4. Retourner De nouveau	briller réfléter	vert bleu noir	mousse lichen	au-dessus sur (au sommet de) sommet

J'ai seulement présenté les définitions qui sont possibles pour ce texte. Il y en a d'autres.

Un seul caractère peut être un nom, un verbe et un adjectif. Il peut même y avoir des lectures contradictoires : le deuxième caractère du troisième vers correspond soit à *jing* (luminosité) soit à *ying* (ombre). De nouveau, le contexte est tout. L'absence de temps des verbes chinois représente une difficulté particulière pour le traducteur occidental : dans le poème, ce qui est en train de se produire s'est déjà produit et va se produire.

De même, les noms n'ont pas de nombre : la rose désigne une rose et toutes les roses.

* Selon François Cheng, *ombre-retournée* est un trope qui signifie rayons du coucher de soleil.

Contrairement à ce qui semble évident dans la plupart des traductions, la première personne du singulier apparaît rarement dans la poésie chinoise. En éliminant l'esprit du poète, singulier et autoritaire, l'expérience devient à la fois universelle et immédiate pour le lecteur.

Le titre du poème, *Lù zhái*, est un toponyme, quelque chose comme *Bosquet aux cerfs*, que j'emprunte à une carte de l'Illinois : *Deer Grove*. Il est probable qu'il se réfère au Parc aux cerfs de Sarnath, où le Bouddha prêcha son premier sermon.

Les deux premiers vers sont plutôt clairs. Le deuxième distique a, comme nous allons le voir, diverses lectures possibles, toutes aussi « correctes » les unes que les autres.

The Form of the Deer

So lone seem the hills; there is no one in sight there.
 But whence is the echo of voices I hear?
 The rays of the sunset pierce slanting the forest,
 And in their reflection green mosses appear.

— W. J. B. FLETCHER, 1919

La forme du cerf

Elles semblent si seules les collines ; il n'y a personne
 en vue là-bas.
 Mais d'où vient l'écho des voix que j'entends ?
 Les rayons du coucher de soleil percent obliques la forêt,
 Et dans leurs reflets les mousses vertes apparaissent.

Cette traduction est caractéristique de celles écrites avant que ne soit largement reconnu le *Cathay* d' Ezra Pound, publié pour la première fois en 1915. Le petit livre de Pound, qui contient certains des plus beaux poèmes de la langue anglaise, s'appuyait sur un carnet de traductions du chinois littéral préparé par l'orientaliste Ernest Fenollosa et par un informateur japonais. La « fidélité » des versions de Pound reste un point sensible : les pinailleurs grognent encore devant les erreurs, mais Wai-lim Yip a démontré que Pound, qui à l'époque ne connaissait pas le chinois, corrigeait intuitivement les fautes du manuscrit de Fenollosa.